

*Accablement et sublimation d'une culture dans l'œuvre de Malika Mokeddem
Overwhelming and sublimation of a culture in Malika Mokeddem's Fiction*

Dr. BELKHEIR Khaldia
Université Tahri Mohamed, Bechar.
belkheir.khaldia@univ-bechar.dz

الاستلام: 2021/07/01

القبول: 2022/03/31

تاريخ النشر: 2022/05/13

Résumé : Comme la langue est l'une des composantes de la culture, lire un livre, c'est être en contact étroit avec la culture que véhicule cette langue. C'est aussi voyager sans se déplacer. C'est, enfin, sentir et s'émouvoir, donc s'imprégner de certaines réalités par l'entremise de l'histoire racontée.

Certains théoriciens vont même jusqu' à affirmer que la manière de penser est évidente et va de pair avec la culture.

Nous démontrerons dans cet article comment plusieurs phénomènes conjugués entre eux ont favorisé, inconsciemment, l'adhésion de la romancière, alias, Leila, protagoniste du roman inaugural de Malika Mokeddem à une culture étrangère, sans pour autant exprimer son attachement à sa culture d'origine.

Nous interrogerons l'écriture pour savoir comment la romancière injecte les valeurs positives de sa culture en apportant ce que celle-ci a de spécifique afin de ne pas la noyer dans un mimétisme à outrance après l'avoir longtemps discréditée.

Mots Clés: langue, culture française, culture d'origine, adoption, attachement.

Abstract: Since language is the first component of culture, reading a book is to be in a narrow contact with the culture that conveys such a language. It's also to travel without moving. It is, finally, to feel and to be moved, therefore to become immersed in certain realities through the story told. Some theorists even go so far as to claim that the way of thinking is obvious and goes hand in hand with the culture.

We will demonstrate in this article how several phenomena combined together have unconsciously favored the adhesion of the novelist, alias, Leila, protagonist of the inaugural novel by Malika Mokeddem to a foreign culture, without expressing its attachment to its culture of origin.

We will question the writing to find out how the novelist injects the positive values of her culture by bringing what is specific to it so as not to drown it in excessive mimicry after having discredited it for a long time.

Key Words: language, French culture, culture of origin, adoption, attachment.

Introduction :

Avec un capital littéraire de dix romans, récompensés pour la majorité par des prix, qui s'échelonne sur plus de vingt ans, Malika Mokeddem romancière algérienne d'expression française, s'est taillé un franc succès par sa production romanesque dont la perspective centrale est le destin de personnages-féminins. Elle transpose dans la fiction des situations vécues par de nombreuses femmes. Elle bouscule les traditions séculaires reposant sur un ensemble de pratiques qui dévalorisent les femmes allant jusqu'à les priver du droit à la vie. Reconnue de la critique et d'un public-lecteur pour être, la romancière de la révolte, la transgression, le franc parler, qu'elle traduit par l'écart de conduite par rapport aux normes, par le non-respect des convenances attribués à ses personnages, en l'occurrence, le personnage féminin, qu'elle soit nommée « Leila », « Yasmine » ou « Soultana », elle s'insurge contre la tradition misogyne fondée sur l'opposition binaire homme/femme et devient la voix de celles qui prennent leur mal en patience.

C'est ainsi que depuis « les hommes qui marchent » paru en 1990 jusqu'à « Mes hommes » publié en 2006, c'est un combat acharné que porte la romancière, en vue de transformer la situation subordonnée de la femme, du simple objet au statut de sujet à part entière, sans pour autant prendre des risques.

Cependant, le soutien opiniâtre qu'elle porte à la femme, sous forme de dénonciation de faits répréhensibles qui lui sont infligés par la famille, la société avec ses traditions et ses coutumes, ne nous permet pas de restreindre son écriture à une littérature féministe militante.

Par sa disposition d'ouverture à l'universel, elle fait agréer à son personnage féminin des données culturelles en la situant au carrefour des cultures et en la prémunissant d'une combinaison d'appartenances qu'elle entérine dans

un plaidoyer en faveur des minorités : Cette prise de position lui a permis de s'inscrire dans un système mondial qui favorise les actions humanitaires de grande envergure, auquel elle a déjà adhéré en arborant sa solidarité avec les femmes persécutées par des comportements injustes et violents dans le monde.

Cependant, c'est à partir de son origine nomade, en déplacement perpétuel à l'image de ses ancêtres « Les Hommes Bleus » pour qui la liberté de mouvement est un besoin de survie, que nous devons lire l'œuvre de Malika Mokeddem. Habitée, à son tour par ce désir de déplacement en tant qu'individu issue de cette communauté, elle appuie le mouvement corporel par « le nomadisme des mots » à travers les contes et légendes qu'elle romance. Des critiques littéraires témoignent de la singularité de l'écrivaine : « *Malika Mokeddem est une « femme qui marche » : marcher implique une progression, une avancée, un déplacement continu, une évolution vers des horizons nouveaux* » (Yolande, 2000, p. 19).

De ce préalable découle notre hypothèse de recherche : nous tenterons de savoir quels sont les thèmes qui nourrissent l'écriture de Malika Mokeddem car celui de la femme et bien d'autres qui s'y rattachent ne constituent pas des thématiques nouvelles ni dans l'espace littéraire féminin ni pour l'écrivaine qui se distingue des autres par ses propres thèmes tels que le désert, les nomades, l'errance, la féminité, la multiplicité.

Ces derniers viennent se surajouter à beaucoup d'autres, récurrents, entre autres, celui de la mère dont l'image reste nécessaire pour la construction de l'identité et qui, comme chez beaucoup d'écrivaines ne représente pas le modèle tant attendu par leur fille et donc, remplacée par une autre figure féminine, celle de la grand-mère ou d'une mère adoptive. L'image du père, elle aussi, renvoie soit à celui dont l'autorité est tyrannique ou à celui qui a renoncé à son rôle de protecteur et d'initiateur, rarement à celui qui favorise l'émancipation de la femme. Le thème de la maternité, également, ne constitue plus, depuis longtemps, l'idéal tant convoité par les femmes.

Donc, il faut noter que par rapport à certains sujets persistants d'une génération à une autre qui reviennent comme un leitmotiv, qu'il y a une certaine fidélité de la part de la romancière à son terroir mais en même temps une évolution du style avec une prise en compte toujours accentuée des détails.

Ce qui est nouveau c'est le déplacement de l'angle de vue à l'égard de ces thèmes. L'innovation réside dans le fait d'oser quelques vérités dérangeantes en les abordant, jugées audacieuses par beaucoup parce que non conformes aux normes.

Le résultat auquel nous sommes parvenue après avoir étudié l'œuvre de Malika Mokeddem, est que l'écriture de la romancière se distingue par une singularité, une fluidité et un dynamisme. Ses personnages se caractérisent par la revendication d'un espace (le désert) auquel ils proclament hautement et ouvertement leur appartenance et un temps (le passé) devenu pour eux une condition inéluctable de vie.

Mais, l'hypothèse que nous soutenons, serait de démontrer s'il y a conformité de l'écriture dans tous ses romans par rapport à son projet littéraire qui est celui d'inscrire les fictions dans un espace et un temps, particulièrement significatifs pour elle ou porterait-elle un discours ambivalent sur l'espace et le temps. Parmi les critères qui nous ont permis de faire cette supposition c'est le dédoublement de son discours à travers lequel elle adoptera la position de l'entre-deux. Placé sous le signe de la dualité, cette enfourchure a pour effet un écartèlement permanent des protagonistes d'ordre féminin qui seront tiraillées, chaque fois, entre deux situations, en apparence contradictoires mais en vérité, complémentaires et participent ensemble à leur épanouissement.

Donc, la question qui s'est imposée, d'emblée, à nous, est de savoir si l'écriture de l'espace et du temps a changé en même temps que le changement de contexte sachant que la production romanesque de Malika Mokeddem est parue à des périodes caractérisées par une mouvance géographique de la romancière de l'Algérie vers la France et qui a engendré la réinvention de thèmes nouveaux liés à un modèle culturel dominant. C'est une littérature née de / dans l'exil.

Notre objectif dans cet article est de mettre en évidence le processus qui a engendré cette manière d'écrire et donc d'interroger les procédés d'écriture déployés dans les romans pour consolider son identité qui va de pair avec sa culture.

Mais avant d'entamer ce volet, il nous faut faire l'inventaire d'une somme de pratiques qui ont favorisé, inconsciemment, son détournement de sa culture sachant qu'il n'y a jamais eu, à aucun moment, de phénomène d'acculturation ou de déculturation chez la romancière. Bien au contraire, dans chacun de ses romans, l'auteure injecte les valeurs positives de sa culture, en apportant ce que celle-ci a de spécifique afin de ne pas la noyer dans un mimétisme à outrance.

1. La naissance du discours de dissentiment culturel et identitaire.

Sous ce titre, nous allons inventorier quelques aspects du mode de vie et de pensée de la culture de la société d'origine de Leila, protagoniste du premier roman de Malika Mokeddem et porte-parole de la narratrice, qu'elle déplore car ils sont en relation étroite avec la femme. Ils sont, de surcroît, à l'origine de sa distanciation par rapport à sa culture en favorisant son adoption d'une langue et d'une culture autres, à son insu.

1. 1.Un contexte conflictuel familial.

L'origine de l'écartement du personnage-féminin de sa culture et son identité provient de la mésentente familiale. Face aux injustices innombrables générées par les lois familiales et sociales, mises en vigueur dans un espace d'origine, auquel elle est censée appartenir mais qui en vérité la prive des droits les plus élémentaires, l'héroïne de Malika Mokeddem, Leila, souffrira de deux aspects d'étrangeté : d'une part, elle se sentira étrangère par rapport à un milieu familial /familier car observant avec des yeux étrangers la profanation des lois familiales, elle ne s'en mêle pas et se détache progressivement du groupe, ce qui fait d'elle une étrangère au sein même de sa propre famille et de sa société. D'autre part,

l'étrangeté vient de son comportement singulier qui paraît étrange, inaccoutumé, et même excentrique aux autres, et qui n'est, au fait, que le témoignage de son inadaptation dans un espace traditionnel, et de son détachement des lois familiales et sociales instituées depuis longtemps.

1.1. 1. Un sexisme ostensible des parents dès la petite enfance.

Le détournement de la culture d'origine du personnage féminin remonte à sa mise au monde. Malika Mokeddem, alias Leila, protagoniste de son roman inaugural, d'aspect autobiographique, nous raconte par la technique de mise en abîme, les circonstances qui ont entourées sa naissance. Elle met cet événement en scène pour faire apparaître certains éléments à valeur symbolique tels que sa venue au monde de nuit, d'où son prénom « Leila » qui signifie « nuit ». Les parents ne manifesteront aucune joie pour cette venue nocturne d'une fille : ils auraient voulu voir un garçon à sa place. Donc, sa naissance sera très mal accueillie. Le comportement des parents à son égard, par rapport à leur conduite avec leurs fils, auxquels trop d'avantages sont accordés, indûment, est injuste.

Or, dans une société qui, au sortir de l'enfance, initie la fille à l'ordre et la soumission et le garçon, au machisme et à la domination, la petite fille voit dans ce favoritisme masculin un éventuel danger qui pourrait, à l'avenir, voiler son existence, voire l'effacer. Par ailleurs, dans l'environnement le plus proche, elle remarquait les paradoxes et les ambiguïtés du comportement des adultes dus à l'attribution démesurée de privilèges aux hommes. Cette conduite, quelle trouve incompréhensible, va la laisser, longtemps, perplexe et accentuer davantage son anxiété.

Après la dissipation de la déception de la mère d'avoir mis au monde une fille, le moment de l'absolution lui vient par la bouche de la belle-mère Zohra qui, par ces phrases, résume le destin réservé à sa petite-fille et n'importe quelle autre fille : « *Leila deviendra rapidement une petite femme. Elle t'aidera, tu verras. Elle s'occupera de ses frères.* » (Mokeddem, 1990, p. 73).

Le père, également, ne manquait pas une occasion pour lui rappeler le sort féminin commun auquel elle est vouée. Voilà ce à quoi, dans la société traditionnelle, la fille, devenue plus tard femme, est promise. Le père, la mère et la société étaient convaincus du sort qui attendait Leila.

1.1.2. Les programmes enseignés:

A l'école comme dans la rue, une autre forme de violence, d'atteinte à la personne attendait la fillette. Les programmes scolaires, par leur discordance entre son environnement quotidien et ce qu'elle apprenait en classe, devenaient un moyen de dépouillement de sa culture. La petite fille se livrait quotidiennement à une sorte d'aliénation, voire de bannissement progressif de sa culture personnelle et collective. La narratrice nous rapporte les faits suivants :

Les aberrations de l'enseignement et des manuels scolaires imprégnaient l'esprit de Leila d'un étrange sentiment d'irréalité. Des dissonances s'entrechoquaient dans sa tête. [...] tout concourait à bannir l'identité, la culture, et l'existence même de l'environnement quotidien de Leila. Les textes de dictées et des lectures n'évoquaient jamais que la France. Même les sujets des cours de dessin n'avaient que la France pour modèle [...]. Mais sa maison arabe, ses palmiers lancés vers le ciel, sa dune aux formes voluptueuses, l'incendie des couchants ? Tout cela, personne ne demandait à Leila de l'illustrer. Cette autre vie n'avait droit qu'au silence (Mokkedem, 1990, p.159).

Cette situation de dépossession désobligeante a engendré, chez la fillette, peu de plaisir et d'implication à l'école. D'autres frustrations suivront, plus tard, la petite fille devenue femme.

1.2. Le contexte conflictuel environnant.

1.2.1. Les mentalités figées.

Beaucoup plus tard, d'autres hommes ont eu la possibilité de parvenir au savoir et sont devenus des camarades de classe de Leila, mais cela n'a rien changé à leur comportement misogyne, inculqué par les parents au sortir de l'enfance et que le temps, plus tard, ne fera que renforcer.

Le moment venu, pour n'importe lequel d'entre eux, de prendre une '*mère pour ses enfants*' il n'hésitera pas à se remettre à sa mère, par crainte de sa réprobation, pour lui choisir une adolescente qui répondra le mieux à ses convictions, à elle, et remplira les critères de sélection conformes à l'image conçue par son esprit. Ce ne sera jamais une fille qui a eu affaire aux études car, pour eux : « *une étudiante, autant dire la plus dévoyée des prostituées* » (Mokeddem, 1990, p. 311). Dans une sorte de confession, voici le témoignage, dans « L'Interdite », d'un de ces anciens étudiants, devenu médecin, qui fait une dissection de l'homme algérien, à cette époque. Il avoue à Sultana :

- *Nous sommes les rois, quand il s'agit d'autodestruction et de régression.*
- *Et de détestation des femmes !*
- *Oui, nous n'avons cessé de tuer l'Algérie à petit feu, femme par femme. Les étudiants mâles de ma génération, les élites zaâma¹, ont participé au carnage. Nous avons abandonné celles qui avaient eu l'imprudence, le malheur de nous aimer à l'université. Qu'étaient-elles venues chercher à l'université, celles-là ? La débauche du savoir. A la fin de nos études, nous, jeunes hommes de « grandes tentes », virilité auréolée du désespoir des abandonnées, nous endossions le burnous de la tradition pour goûter aux pucelles incultes que nous choisissaient nos familles. (Mokeddem, 1993, p. 51-52).*

C'est pourquoi, après avoir bravé leur crainte en classe par l'obtention des prix d'excellence dans toutes les matières, ils doubleront de rage et trouveront une manière servile d'offusquer Leila par des provocations d'un autre genre : « *Elle*

recevait au lycée des lettres obscènes, de menaces et d'insultes »(Mokeddem, 1990, p. 306).

Donc, même instruits, ils ne pourront jamais pardonner à Leila le fait de les avoir surpassés dans le domaine des études. Se trouvant dans l'impossibilité de se défaire d'un enseignement ancestral, ils ne seront jamais favorables quant au changement de leurs rapports aux femmes.

Cette augmentation de tension vécue aux niveaux familial et social, avait engendré une réaction non-prévue c'est la transgression de toutes les lois régies par cette société et cela en s'appropriant des espaces jusque-là réservés aux hommes tels que l'espace du dehors et celui du savoir, ce que les autres, particulièrement les hommes, vont ressentir comme un affront qui reste à venger.

1.2.2. Le statut social de la femme.

Le statut social de la femme ne sera reconnu par la société qu'à partir du moment où elle se marie et devient mère. Par cette situation, elle atteint la perfection qui a toujours existé dans l'inconscient masculin, surtout si elle accepte d'être enfermée par celui-ci. C'est cette position et, rien que cette position, qui pourra lui garantir une sorte de quiétude à l'intérieur de la famille et de la société. Toutes les autres femmes, qu'elles soient célibataires, veuves ou divorcées, même si elles ont réussi à acquérir le plus haut diplôme académique, sont considérées comme marginales, qu'il faut marier rapidement au risque de les contraindre à s'allier à quelqu'un de l'âge de leur père, avant que ne soit bafoué le prétendu honneur de la famille et de la tribu, qui pourrait entraîner une suite de vengeance de part et d'autre des deux familles pour « laver » cette honte. En définitive, les mots qui pourraient s'appliquer, par la société de la narratrice, à une femme libre, non-assujettie à un homme, sont : la honte, le péché et l'immoralité.

1.2.3. Les femmes battues.

Une autre observation dans l'entourage de la petite fille vient ternir, voire - obscurcir- la relation homme / femme déjà empoisonnée par l'entourage le plus proche, père / mère, est le fait de battre la femme. La mère de Leila avait droit, elle aussi, à la bastonnade de la part de son mari : « *Pour une futilité, il massacrait Yamina devant ses enfants* » nous dit la narratrice (Mokeddem, 1990, p. 266).

Cette posture adoptée par la petite fille, faisant le récit des femmes d'un point de vue extradiégétique ne fait que renforcer la dénonciation de leur condition et par conséquent de son désir de les aider.

2. Amplification du dissentiment.

2.1. L'envahissement de l'extérieur.

Nous allons suivre le parcours de la romancière, alias, Leila, protagoniste du premier roman, d'aspect autobiographique, dans son rapport à la langue et la culture étrangères.

2.1.1. L'adhésion involontaire.

C'est par le contact quotidien que, inconsciemment, l'adhésion de la petite fille s'est faite. D'abord, venant du Ksar où elle habite, et pour aller à l'école, Leila devait, traverser un quartier, à caractère multinational que la narratrice nous décrit :

Pour aller à l'école, Leila, traversait le quartier le plus chic du village, celui des roumis. Les grandes villas d'un rose ocre lui semblaient avoir une magnificence de palais comparées à sa petite maison chaulée. De l'autre, s'étendait le quartier ouvrier français. Les familles y étaient d'origine espagnole, maltaise, sicilienne, calabraise... Entre ces deux côtés français du village, le mellah qui abritait la population juive ; géographiquement comme humainement, il faisait office de tampon entre les deux autres communautés, musulmane et chrétienne. Venait ensuite le vieux ksar. Fourmillant d'enfants et pauvre. (Mokeddem, 1990, pp. 151-152-153)

Toute cette richesse, d'abord ostensible, dont les couleurs, les formes, les parfums et les voix s'entrecroisent exaltaient les sens de la petite fille et l'ouvraient en même temps sur différentes cultures dans l'espace et dans le temps. Cependant, l'ouïe va être privilégiée par rapport aux autres sens et sera d'un apport considérable dans l'ouverture sur la culture du monde en accumulant plusieurs voix telles que la voix d'Edith Piaf : « *Non, rien de rien. Non, je ne regrette rien...* » est très significative : la prononciation du « r » roulé, par la chanteuse est toute indiquée pour une bonne diction et dont l'objectif est de rendre compréhensible, à l'audition, tout texte écrit en français, pour ceux qui veulent apprendre cette langue (Mokeddem, 1990, p.228).

Quant à 'France Inter', descendante de 'Paris Inter', radio publique généraliste française qui bénéficie d'une diffusion en ondes longues couvrant le territoire de France et même, en supplément, une partie de l'Algérie, bravant ainsi les frontières spatiale et temporelle entre ces deux pays et permettant l'accès facile à la vie et à la culture françaises.

2.1.2. L'adhésion volontaire:

Sachant que la langue est l'une des composantes de la culture, lire un livre, c'est être en contact étroit avec la culture que véhicule cette langue. C'est aussi voyager sans se déplacer. C'est, enfin, sentir et s'émouvoir, donc s'imprégner de certaines réalités par l'entremise de l'histoire racontée. Certains théoriciens vont même jusqu'à affirmer que la manière de penser est évidente et va de pair avec la culture car « *la société et la culture ne sont pas présentes avec la langue et à côté de la langue, mais présentes dans la langue* » (Baylon, 1991, pp.31-32).

2.1.3. De la bibliothèque universelle à la bibliothèque personnelle.

Pour entretenir le lien entre la petite fille et la littérature française, la lecture de livres par la voix de la maîtresse d'école, qui non seulement, lisait mais faisait apprécier et prêtait des livres à Leila a produit un grand effet sur elle. La narratrice nous informe sur les effets de cette contribution sur la petite fille :

L'affection de cette roumia ouvrait dans sa tête des horizons insoupçonnés. Elle la guidait dans cette langue qu'elle n'avait pas choisie mais qu'elle aimait déjà, le français. Lentement, et avec la complicité de ses mots et de ses livres, elle lui dévoilait ce monde qu'elle ne faisait que traverser pour aller à l'école (Mokeddem, 1990, p.125).

Cependant, pour la romancière, l'esprit de dualité était déjà né à l'école où :
les textes de dictées et des lectures n'évoquaient jamais que la France. Même les sujets des cours de dessin n'avaient que la France pour modèle [...]. Mais sa maison arabe, ses palmiers lancés vers le ciel, sa dune aux formes voluptueuses, l'incendie des couchants ? Tout cela, personne ne demandait à Leila de l'illustrer. Cette autre vie n'avait droit qu'au silence. Une dualité naissait déjà en elle avec ses joies aigres-douces et ses écartèlements. (Mokeddem, 1990,p. 159),

nous dit la romancière au sujet de sa première héroïne.

D'autres voix viendront ensuite parfaire le travail déjà entamé par l'institutrice, comme celle de l'oncle Khellil qui « *Le soir, lisait à Leila les fables de La Fontaine et déclamaient avec emphase les poèmes de Lamartine et de Musset* » (Mokeddem, 1990, p. 167).

Après avoir stimulé l'oreille à la perceptibilité des sonorités des mots, c'est au tour de l'écrit de les fixer, à jamais, dans l'esprit de la petite fille. Cette manière de lire a permis à la petite fille de découvrir les textes et par conséquent d'acquérir des stratégies de compréhension et de réflexion autonomes. D'autres personnages ont contribué à cette opération, entre autres, Portalès, l'ami de la famille qui a offert à Leila l'œuvre philosophique et morale de Saint- Exupéry :« *Le petit Prince* »(Mokeddem, 1990, p. 176) qui peut se lire comme une méditation sur la vie qui exige de l'homme, un dépassement de soi, un refus de la fatalité car le protagoniste de ce conte, pour enfants et pour adultes aussi, décide de partir, au prix de sa vie, à la recherche d'amis. Errant d'une planète à l'autre, il rencontrera,

après avoir vécu seul sur sa planète, beaucoup de personnages, de nature et de milieu différents. Interrogée sur la portée de ce livre, spécialement, la romancière nous confie :

Le livre qui a marqué mes débuts de lectrice est « Le Petit Prince » de Saint-Exupéry. Jusqu'alors, l'Algérie n'existait pas dans les textes étudiés à l'école. Et ceux que j'empruntais à la bibliothèque me décrivaient des forêts, des prairies avec leurs pâquerettes et ruisseaux, mes «ancêtres, les Gaulois»... Tout ce que je ne connaissais pas de l'Europe, moi qui vivais dans le désert. Et soudain, Saint-Exupéry intégrait mon univers au reste de la terre et l'élevait au rang de la noblesse du livre. (Chaulet-Achour, 2007, p44)

L'engouement pour la langue et la culture de l'autre est devenu tel que, la petite fille, avide de savoir « s'est accrochée aux livres comme on s'accroche à une bouée de sauvetage ». C'est alors qu'elle s'est mise à « dévorer les livres ».

Ne pouvait plus se passer de lecture, elle dit à ce sujet :

J'étais devenue anorexique mais je dévorais les livres. Et avant de franchir le mauvais été, je m'inquiétais de mes réserves et faisais provision de mes vivres à moi. Le corps rencogné dans le silence des livres, les mains agriffées à l'immobilité de leurs pages, les yeux portés sur le flot de leurs mots, j'allais à la rencontre de Sartre et de Beauvoir, Giono et Colette, Tolstoï, Dostoïevski, Gorki, Kafka, Faulkner. Du pied de ma dune, je sillonnais le monde. (Chauler-Achour, 2002, p.174).

Le baume bienfaisant que lui apportait la lecture en la faisant s'évader des contraintes imposées par la famille et l'entourage, façonnait, en même temps, sa personnalité et lui permettait de rentrer en dissidence, assumant ainsi toutes les conséquences de sa rébellion.

3. La reconnaissance.

3.1. Un héritage humain.

Dans cette partie, nous allons répondre à la question posée en amont à savoir si la double appartenance de la romancière représentée par son ouverture sur le monde par le biais de la littérature universelle, sa mouvance géographique entrent en contradiction avec son enracinement, son retour aux origines.

Après avoir établi un état de fait qui est d'être reléguées au second plan dans la famille et dans la société, le personnage féminin de Malika Mokeddem, décide de se prendre en charge et de se reconstruire une nouvelle identité basée, en premier lieu, sur le savoir en tant qu'élément émancipateur pour s'affranchir de ce qu'elle considère comme servitudes mais également, fondée sur l'appartenance sociale et ethnique. Les procédés déployés dans ses romans, notamment dans les deux premiers que sont : « Les Hommes qui marchent », « Le Siècle des Sauterelles », tels que l'espace, le temps, les personnages sont en relation étroite avec sa culture et son identité d'origine.

Pour cela, nous renouons avec l'idée précédente à savoir l'apport de la lecture pour montrer qu'elle a joué un double rôle en ouvrant la petite fille à la culture du monde, elle a, également, contribué à la structure de sa personnalité en lui permettant de se réconcilier avec sa culture et son identité d'origine. C'est ce que Christiane Chaulet Achour nomme « La bibliothèque de la fiction » qu'elle divise en trois volets : celui de « la littérature arabe », de « la documentation historique » et enfin celle de « la littérature française et étrangère » (2007, pp.75-76)

3.1.1. Autre type de littérature.

Concernant le dernier volet, nous avons démontré comment cette littérature a participé, par sa diversité et sa richesse à ouvrir la petite fille à des cultures qui ne pouvaient qu'enrichir sa personnalité et, par conséquent, la préparer à être différente tout en restant fidèle à ses origines.

Un autre type de littérature viendra nourrir, en profondeur, l'écriture de Malika Mokeddem, pour renforcer son discours, à savoir : la langue maternelle qui est l'arabe à travers le conte qui constitue une part considérable dans ses

textes, du moins pour les deux premiers romans. Nous le constatons par sa fidélité à l'héritage transmis par ses aînées qui se traduit, d'une part, par l'oralité transcrite dans les romans, en référence à son aïeule, Zohra, à travers la voix de la narratrice car : « *le conte populaire a une origine orale, souvent marquée formellement par la présence du narrateur dans le récit, qui interpelle le lecteur, comme jadis le conteur le faisait pour l'auditoire* » d'où ses intrusions répétées sous forme de remarques, d'explications, d'interprétations, d'observations. D'autre part, par « *la transposition d'un ou plusieurs systèmes de signes en un autre* » (Piegay-Gros, 1996, p. 29).

Le foisonnement de termes, de figures appartenant à la langue maternelle de la narratrice, considérée comme un système de signes, à part entière, que la romancière vient insérer dans un autre système de signes, tout aussi autonome, qu'est le français témoignent de la pluralité des systèmes de signes utilisés qui participent à la dynamisation de l'écriture.

De plus, dans l'intention de promouvoir sa langue d'origine, la romancière transgresse les normes de la langue littéraire soutenue en lui attribuant d'autres caractéristiques de la langue arabe telles que la spontanéité et la lenteur. Peut-on considérer ces procédés comme une violence faite à la langue ? ou les traduit-on comme une sorte de fidélité de la narratrice à son texte qui porte en son sein la parole de l'autre (le phénomène de dialogisme). La réponse est que par la combinaison de ces deux langues, dans leur aspect oral et écrit, Malika Mokeddem a pu donner à son texte une certaine cohérence. Plus encore, cet apport ne s'est pas fait dans un seul sens mais dans les deux. Nous nous expliquons : l'écrivaine ne s'est pas limitée à l'intégration de l'arabe à son texte écrit en français mais a aussi effectué l'opération dans le sens opposé c'est - à - dire en incluant, dans le corps du texte, certains réalités de la langue française dans un contexte qui leur est étranger, celui de la langue arabe. Nous citons les exemples de la traduction en français des mots en arabe qui parsèment ses textes comme les notes de bas de page qui font

référence à tous les domaines de la vie aussi bien social que religieux tel que le vestimentaire, l'art culinaire. Une autre affinité, dans le sens inverse, est à prendre en considération, c'est celle de l'introduction d'une autre liste de mots pris de la quotidienneté algérienne sous la forme de termes faisant partie de l'arabe dialectal mais qui n'est rien d'autre qu'un français déformé tels que : « jadarmi » = gendarme, ou « el machina » = le train (Mokeddem, 1990, p.76). Cette intégration de mots français (algérianisés ou arabisés) dans un contexte étranger, fonctionne doublement, à savoir: La préservation de la langue arabe de l'isolement par son insertion dans une langue internationale ainsi que l'augmentation de la lisibilité du texte pour les lecteurs des deux rives de la Méditerranée. En tant qu'écrivaine algérienne, Malika Mokeddem fait baigner les lecteurs algériens dans leur propre culture sans risque de se perdre dans le texte écrit en français. A ceux de l'autre rive, elle offre un glossaire de tous les termes, en langue française. De ce fait elle passe du statut de colonisé à celui de colonisateur par le fait d'avoir parsemé ses textes de mots arabes que nous interprétons comme l'affirmation de son identité plurielle. Même si elle se veut être l'héritière de Molière, cela n'empêche qu'elle désire fortement être arabe, musulmane - par le choix des noms de ses personnages, par les pratiques rituelles de l'Islam et l'évocation de termes se rapportant aux cinq piliers de cette religion - et algérienne. Son algérianité et son arabité s'expriment à travers une composition de mots provenant de l'arabe mais fabriqués exclusivement par les habitants du pays et qui sont d'un usage courant dans toute la société algérienne. Nous pouvons en citer quelques-uns comme : « hittite », relatif à mur, ou « trabendiste », celui qui pratique la contrebande ...et bien d'autres encore. Donc, la transposition d'un ou plusieurs systèmes de signes en un autre fonctionne comme une dynamisation de la pratique de l'écriture. Elle structure le texte en déterminant sa spécificité. Au sujet de l'ornement de ses romans, par des mots et expressions en langue arabe, la romancière dit : *“Pour faire rire mes lecteurs, je leur dis souvent: la langue française est venue me colonise. Maintenant, c'est à mon tour de la coloniser ! Pas pour dire « mes ancêtres, les Gaulois »... comme lorsque j'étais enfant, mais pour y être nomade*

et, au gré de mes envies, lui imprimer la lenteur, la flamboyance des contes de l'oralité, l'incruster de mots arabes dont je ne peux me passer (Chalet-Achour, 2002, 183)

C'est ainsi que Malika Mokeddem cible toutes les catégories de lecteurs en portant en triomphe un patrimoine culturel et linguistique ancestral, auquel la colonisation a voulu faire du tort. Nous supposons que c'est une réponse à la politique d'assimilation qui un jour, a voulu éradiquer les constituants de la personnalité algérienne, entre autre, la langue.

3.1.2. Un patrimoine oral.

« La littérature arabe » que nous pouvons également désigner par les expressions comme « tradition orale » ou patrimoine oral » en arabe dialectal a été nourrie, très tôt, dans la vie de la petite fille par la voix de la grand-mère

qui la première, avait sensibilisé son ouïe à la sonorité des mots. Qui l'avait rendue attentive à leur signification, à leur beauté et leur subtilité comme à leurs ambiguïtés et leurs dangers. Celle qui avait initié son imagination, lui avait appris à s'inventer des mondes pour couvrir la peur des étendues. Qui avait forgé sa capacité aux rêves et enchanté ceux de son enfance (Mokeddem, 1990,p. 300) ,

en lui racontant des contes de ses ancêtres. D'autres histoires et contes, légués par héritage, à la tradition orale, comme celles de « Jaha² », des « Mille et Une Nuits », la poésie des « Jahili³ », et autres viendront enrichir la liste des contes racontés par la grand-mère.

Le personnage de la grand-mère représente la part du patrimoine arabe investi par l'écrivaine dans ses deux premiers romans. Décrite dans son ethnicité, avec finesse, par la narratrice quant à son aspect extérieur et son comportement, la grand-mère est la représentative de toute une culture. L'aspect traditionnel de son costume révèle une tradition et en même temps, nous renseigne sur la conception du monde, les notions éthiques, et la hiérarchisation sociale, qu'opère cette femme sur son environnement. Le portrait de la grand-mère, dans sa dimension ethnique

révèle sa réaction face aux concepts, très significatifs de son identité culturelle : ceux de « familial » et d' « étranger ». Voici comment la narratrice voit sa grand-mère. Elle brosse son portrait dans le passage ci-dessous :

C'était un petit bout de femme à la peau brune et tatouée. Des tatouages vert sombre, elle en avait partout : des croix sur les pommettes une branche sur le front entre les sourcils arqués et fins comme deux croissants de lune, trois traits sur le menton. Elle en avait même aux poignets, ciselés en bracelets et aux chevilles en kholkhales. [...]. Bras ballants, magroune⁴ dansant. [...] La position de son chèche était un excellent baromètre de son humeur (Mokkedem, 1990, p. 09).

La mise en relief, dans ce portrait, du tatouage, au détriment des autres effets vestimentaires, nous semble avoir une signification particulière : celle de symboliser son appartenance ethnique.

3.1.3. Un héritage environnemental.

Nous ajoutons un autre élément fondamental à cette série de composantes de l'identité que sont le sentiment d'autonomie, de cohérence avec son entourage, de valeurs humaines: celui de l'appartenance territoriale ou géographique sachant que de tout temps, les hommes, soit, en tant que collectivités humaines, soit individuellement, ont manifesté ce besoin - d'appartenance - à une terre comme espace d'ancrage pour renforcer leur identité. Malika Mokkedem ne s'écarte pas de cette règle : ses personnages évoluent dans un espace géographique et social qui leur est familier, le désert. De ce fait, ils baignent dans un espace naturel authentique.

Le désert, terre d'origine de l'écrivaine, auquel elle revendique son appartenance, est présent dans tous ses romans. Il représente le pivot de la société du roman autour duquel tous les autres personnages d'ordre matériel ou immatériel tournent. Elle avoue :

Chacun écrit avec ce qu'il est, ce qu'il sait. Moi, je suis une fille de nomades. Mon enfance et mon adolescence ont baigné dans cette

culture. Le désert est simplement mon enfance et mon adolescence. Pour moi, l'écriture est une réappropriation du désert parce que toute mon adolescence, je me sentais tellement enfermée que je lisais des livres qui me racontaient des ailleurs. Je n'étais plus dans le désert alors que j'y vivais, et maintenant que j'en suis loin, j'ai besoin de le sillonner, et d'y revenir par l'écriture (Chalet-Achour, 2002, p.183).

Le désert, espace englobant chez l'écrivaine, est un tout, un ensemble autonome où certains objets sont réunis, où certaines lois sont en vigueur et où certaines forces sont actives. Il constitue la condition fondamentale quant à la formation de l'identité. Il forme un nœud, une sorte de « cordon ombilical » qui noue l'être avec son passé, son enfance, ses racines, son histoire. Certains éléments d'habitation comme, « le Ksar⁵ », la « Kheima⁶ » ... font la particularité du désert et constituent des repères identitaires pour les personnages. Le renier provoquerait une sorte de déracinement, d'aliénation et de perte de l'identité.

Etant d'origine nomade, attachée aux valeurs transmises par ses ancêtres, la narratrice, modelée par les espaces désertiques, forgée par l'affrontement de la nature et cultivant la décence et le respect par ses origines, le désert exercera sur elle une sorte de force qui la fera revenir sur ses pas. Elle ne se sentira nulle part ailleurs chez elle, et aura l'impression d'être à l'étroit dans n'importe quel autre endroit sauf dans les espaces désertiques ouverts.

3.1.4 Un héritage culturel.

En plus de la lecture, le renforcement de l'identité de l'héroïne de Malika Mokeddem, s'est faite par rapport à d'autres espaces, purement féminins d'où l'homme est exclu tels que : comme la Hadra, le Hammam... qui sont d'ordre culturel comme pour mieux faire valoir son héroïne par rapport aux autres femmes. Ces espaces se répètent d'une façon régulière dans le temps et dans l'espace où ils sont ancrés. Nous citons l'exemple de la « Hadra », que la narratrice présente, impartialement, comme telle :

Les hadras sont des réunions de femmes autour de la célébration d'Allah et de son prophète.[...]. Leurs communes prières n'avaient jamais été au mieux, que des cantiques qui, au fil du temps, avaient tourné en plaintes diverses. En divertissement, en somme. Transes orchestrées par le lyrisme des incantations et des battements puissants des bendirs⁷. (Mokkedem, 1990, p. 129)

Cérémonie de culte où les femmes viennent chercher un épuisement corporel par la danse mais salvateur. Elle constitue le moyen d'évacuer les sentiments de tristesse et de désolation ressenti.

3.1.5. La documentation historique.

Dans l'œuvre de Malika Mokeddem 'la documentation historique' fait référence aux 'Les combattantes de la liberté'. Cette collectivité de femmes que l'héroïne n'a pas connue mais dont elle a appris les actes d'héroïsme par la grande considération que l'opinion publique leur accordait pour leur courage et leur témérité.

Cette classe de femmes dont Leila glorifiait les mérites, en secret, sont « les combattantes de la liberté » qui ont pris part à la révolution algérienne, aux côtés des hommes. Dans son espace de méditation, elles l'enchantaient et exerçaient sur elle une sorte de pouvoir ensorceleur qui exaltait ses songes car elle se les représentait sous l'image de : « *demi-déeses qui habitent les cimes des montagnes, tout près de la voûte céleste* » (Mokeddem, 1990,p. 114).

Zohra Drif, Djamilia Bouhered, Hassiba Ben Bouali, Danièle Minne, Nefissa Hamoud, Raymonde Peschard ..., ces femmes emblématiques, dont le peuple n'osait pas prononcer les noms à haute voix par vénération, stimulaient, en silence, le courage de Leila au point de faire la promesse qu'un jour, elle irait les retrouver : « *Un jour, quand elle serait un peu plus grande, Leila les rejoindrait. Elle le savait.* » (Mokeddem, 1990, p. 114).

Son adhésion à cette catégorie de femmes était tellement forte qu'elle en fait un scénario de film, dont elle détient le premier rôle :

Un jour viendrait où, dans la nuit et en silence, elle quitterait sa maison endormie. Au réveil, ses parents apprendraient par une missive laissée sur le lit qu'elle était montée au djebel comme Nafissa Hamoud et toutes celles dont on parlait à voix basse, les yeux pleins d'admiration. (Mokeddem, 1990,p. 179)

« *Mais la lutte que Leila livrerait plus tard* », nous dit la narratrice, « *ne consistera pas à diriger les armes contre un ennemi tout désigné comme pour la Guerre de Libération, mais elle sera d'un autre genre, celui de combattre l'obscurantisme, vaincre son cortège d'absurdités et faire évoluer les mentalités* ». (Mokeddem, 1990, p.213)

D'autres femmes, encore, d'un autre rang social, faisaient, à leur tour, d'admiration de la petite fille : celles qui n'ont pas eu l'honneur de mener la lutte directement sur le front mais qui s'évertuaient à tenir leur foyer en l'absence de leur mari, au maquis ou en prison. Contrairement à ce qui se disait dans cette société traditionnelle, que la solitude des femmes inspirait les fantasmes masculins, celles-ci, livrées à elles-mêmes avaient fait tomber en désuétude cette loi car elles « *s'étaient transformées en statues de commandeur et n'avaient de cesse de tancer les poltrons, les acculant, sinon au courage, du moins à ravalier leurs calomnies et à leur montrer du respect* » (Mokeddem, 1990,p. 122)

Conclusion.

Après avoir analysé scrupuleusement l'œuvre de Malika Mokeddem, nous sommes, en mesure de dire que ses personnages portent la marque de leur origine sous forme de comportements, de caractères singuliers et de qualités morales estimées comme les plus dominantes de leur être social. Pour renforcer leur identité, la romancière les fait retourner se ressourcer dans leur culture, dans les espaces désertiques, au passé de leur enfance et de leur adolescence, enfoui dans leur mémoire et dont ils sont seuls explorateurs. Ces moments originaires, qui sont à la source même de sa vocation se sont avérés comme une meilleure connaissance de soi, comme un critère incontestable de l'identité et par conséquent, une manière de s'affirmer dans un monde.

Bien que cette paix avec le passé soit pour la plupart constituée d'événements malheureux, elle demeure une condition inéluctable qui permet à ses personnages de repartir, munis de nouvelles expériences personnelles ou collectives pour transcender une douleur et affronter un avenir meilleur.

Références bibliographiques.

Benayoun- szmidt, Y., Elbaz. R., Najib, R. (2003). Genèse d'une œuvre, basée sur des entretiens avec Malika Mokeddem à Montpellier. *Autour Des écrivains Maghrébins*. Paris.

Chalet-Achour C. (2007). *Malika Mokeddem, Métissages*. Blida.

Chalet-Achour, C. (2007). *Malika Mokeddem : métissages. Auteurs d'hier et d'aujourd'hui* Blida.

Cherchali, D. (1999). *L'interdite de Malika Mokeddem, le roman de la révolte. Le Soir D'Algérie*.

Helm Y. (2000). *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*, L'Harmattan, Paris.

Lacoste-Dujardin, C. (1985). *Des mères contre les femmes: maternité et patriarcat au Maghreb*. Paris, La Découverte.

Marcus, M. (1998). *Malika Mokeddem : Eux, ils ont des mitraillettes et nous, on a des mots. Algérie Littérature /Action ,22-23*.

Maingueneau D. (1997). *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.

Mokeddem, M. (2004). *Le siècle des sauterelles*. Paris: Grasset.

Mokeddem, M. (2012). *Les hommes qui marchent*. Paris: Bernard Grasset.

Mokeddem, M. (1993). *L'interdite*. Paris: Grasset et Fasquelle

Wikipedia the free encyclopedia. (2021, Janvier 22). <http://www.wikipedia.com/>

Younsi, Y. (12 septembre 2006.). L'Etat algérien m'a censurée. *Le Soir D'Algérie*.

Renvois:

¹ interjection exprimant la dérision

² Personnage de légende doué d'une grande malice.

³ L'ère d'avant l'Islam

⁴ Sorte de cape légère que mettent les femmes sur les épaules

⁵ Village fortifié de l'Afrique du Nord

⁶ Tente traditionnelle utilisée par les nomades

⁷ Grand tambour d'Afrique du Nord, fait d'une peau montée sur un cerclage en bois.